

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

accomplissement des paroles de Thérèse à Céline : « Oui, la Face de Jésus est *lumineuse*. » Et non pas seulement sa Face, mais tout son Corps couvert de sang et de blessures : « N'était-ce pas devant les plaies de Jésus, en voyant couler son Sang divin, que la soif des âmes est entrée dans mon cœur ? »

Le retentissement fut immense. L'oncle de Thérèse, Isidore Guérin porta au carmel de Lisieux le premier ouvrage de Paul Vignon, *Le Linceul du Christ*, dès sa parution en 1902. Sa nièce Céline, en religion sœur Geneviève, l'artiste de la famille Martin, était entrée au carmel en septembre 1894, après la mort de son père, avec son appareil photo et son chevalet. Trois ans plus tard, à l'automne 1905, le Père Prévost, postulateur de la cause de Thérèse, recevait à Rome, du carmel de Lisieux, une image de la Sainte Face que sœur Geneviève avait exécutée en grisaille, d'après les planches reproduisant en héliogravure les clichés du Saint Suaire, scrutés avec amour et compris dans les moindres détails.

Le Père Prévost la fit parvenir à Pie X. Le saint Pape lui renvoya la précieuse image au bas de laquelle il avait écrit :

« À tous ceux qui méditeront sur la Passion devant cette image, nous accordons chaque fois, outre la bénédiction apostolique, toutes les indulgences antérieurement concédées par les Souverains Pontifes à la Couronne des Cinq Plaies. »

Pourquoi les "Cinq Plaies" ? Parce qu'elles sont la source du Sang Précieux qui tache ce Suaire, objet de notre adoration en raison de ce Sang divin dont il est teint. Anticipant sur le premier ouvrage scientifique de Barbet, *Les Cinq Plaies du Christ*, qui paraîtra trente ans plus tard (1933), la faveur de saint Pie X intronisait la Sainte Face dans toutes les familles chrétiennes de l'univers, en même temps que l'image de Thérèse elle-même qu'il désirait voir canoniser rapidement : « *Bisogna far presto questo Processo* »¹, disait-il à Mgr de Teil. Il accordait une indulgence de trois cents jours à une prière à la Sainte Face composée par la sainte carmélite, désormais inséparable de l'image peinte par sa sœur (13 février 1906).

Pour répondre au désir du saint Pape, nous allons méditer la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ en scrutant le Saint Suaire grâce à d'admirables photographies inédites, dont nous réservons strictement tous droits de reproduction. Ce numéro spécial veut être une ostension du Saint Suaire, préparant celle de l'année prochaine. Il ne doit être en aucun cas

I. LE PRÉCIEUX SANG DE JÉSUS ET SON CORPS, SON SACRÉ-CŒUR MÊME, MEURTRIS.

« Les taches de sang sont composées d'hémoglobine et donnent aussi un résultat positif au test de l'albumine. »

Pierre Barbet en avait eu l'intuition sur le perron de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste à Turin, le dimanche 15 octobre 1933, alors que vingt-cinq prélats présentaient la sainte Relique « à la vénération de la foule immense agglutinée sur la place, derrière un double cordon de fantassins, l'arme au pied », raconte-t-il. « J'étais en avant d'eux, sur les marches du perron, et Son Éminence le cardinal Fossati, archevêque de Turin, eut la bonté de faire déposer le cadre au bord du perron, pendant quelques minutes, pour que nous puissions bien regarder. Le soleil venait à peine de descendre derrière les maisons de l'autre côté de la place ; la lumière vive mais diffuse était idéale pour l'observation. J'ai donc vu le Linceul en plein jour, sans interposition de verre, à moins d'un mètre, et j'ai éprouvé brusquement une des plus fortes émotions de ma vie. Car j'ai vu, sans m'y attendre, que toutes les images des plaies avaient une couleur nettement différente de l'en-

au service de la contestation de l'authenticité². Les taches de Sang, à elles seules, suffirent à nous faire voir et comprendre ce qu'Il a souffert dans son Corps, et deviner le reste : ce qu'Il a enduré dans son Âme, dans son Cœur transpercé, pendant cette Passion douloureuse. « Notre seule pensée est de rendre le culte qui lui est dû, à ce Suaire que Jésus a touché et que nous touchons, qu'il a arrosé de son Sang, laissé empreint de son aspect corporel et de sa Sainte Face, pour que nous croyions en Lui, le voyant ainsi, le touchant, le vénérant, l'adorant. Ce Suaire, c'est un trait d'union continu, un lien direct entre Lui, dans sa sainte humanité, et nous fidèles du XX^e siècle et multitudes d'hommes de bonne volonté qui attendent un tel signe pour croire en Lui, L'adorer et L'aimer.³ »

Comme dit le docteur Lavoie : « Si nous n'avions que ces taches de sang, nous devrions conclure qu'elles résultent d'un corps enveloppé dans ce Linge après avoir subi le supplice de la crucifixion romaine. » Tout le monde en tombe d'accord, même les tenants de la « datation médiévale », bien obligés puisque le Linge est taché de sang, de vrai sang humain ! Quitte, ensuite, à soutenir que la victime fut un homme du Moyen Âge ! Ou que c'est du « sang de cochon », comme dit le P^r Hall, dans son haineux langage...

C'est pourquoi il nous faudra refaire la preuve de la fraude patronnée par le British Museum en 1988, en poussant cette fois notre enquête jusqu'au bout. Ce même P^r Hall fut l'un des principaux artisans de cette fraude comme directeur du laboratoire d'Oxford. Tout est dit depuis 1991, et nous n'avons pas reçu le moindre démenti. Nous tenons à la disposition de quiconque en fera la simple demande notre numéro spécial⁴ qui n'a pas vieilli, ainsi que l'enregistrement vidéo où l'on peut entendre les déclarations contradictoires des savants responsables de cette gigantesque machination⁵. Il faut l'entendre pour le croire ! Mais quand on l'a entendu de ses oreilles, on ne peut plus douter du crime.

Nous pourrions alors revenir, en conclusion, à notre contemplation de ce Corps, qui a laissé sur ce drap, outre les vestiges de son Sang précieux, une empreinte que les savants se déclarent d'un commun accord, incapables d'expliquer. Cette énigme scientifique nous ramènera au mystère des circonstances extraordinaires de la Résurrection glorieuse de ce Corps, événement historique bien daté du 9 avril de l'an 30 de notre ère.

semble du corps ; et cette couleur était celle d'un sang desséché ayant imprégné l'étoffe. »

Le coloris en était « plus accentué au côté, à la tête, aux mains et aux pieds ; plus pâle, mais très perceptible, sur les innombrables plaies de la flagellation... Mais le chirurgien comprenait, à ne pouvoir en douter, que c'était du sang qui avait imprégné ce linge, et ce sang était le sang du Christ ! »

Barbet raconte qu'on lui a reproché cette phrase : « Le chirurgien comprenait, à ne pouvoir en douter, que c'était du sang qui avait imprégné ce linge. » Il proteste : « J'ai peut-être péché par excès de concision. Mais je suis moins naïf que j'en ai l'air. » Et d'ajouter : « Bien entendu, une preuve rigoureusement scientifique que ces taches sont de sang exigerait (si on le permettait) des examens physiques ou chimiques. »

C'est aujourd'hui chose faite. Il nous reste donc à imiter l'attitude de ce saint et savant homme qu'était Pierre Barbet, chirurgien catholique. Racontant comment, en 1933, à sa grande surprise, « la foule se mit à applaudir », il ajoute :

(suite, page 8)

(1) « Il faut urger cette Cause ! » – (2) Photos Ph. Brost pour le compte de la CRC, d'après duratrans de Kevin Moran réalisées en collaboration avec Vernon Miller. – (3) Georges de Nantes, SS II, p. 30. – (4) *Le Saint Suaire, « c'est l'étendard de notre salut »*, CRC n° 271, fév.-mars 1991, 76 pages. – (5) En appendice des conférences enregistrées à Paris le 25 novembre 1990 : *Le Saint Suaire est authentique*, B 24 (4 cassettes audio, 2 cassettes vidéo).

LA DIVINE SURPRISE

Turin, mai 1898. En marge d'une exposition d'art sacré, le Saint Suaire est déployé au-dessus de l'autel majeur de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste. Un religieux provençal de trente-sept ans, **don Noël Noguier de Malijay**, l'un des premiers salésiens français admis au noviciat par don Bosco lui-même, se livre à « la contemplation méditative qu'inspirait à tous un si merveilleux témoin de la Passion et de la Mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ », comme il l'a raconté lui-même.

Il était alors professeur de physique et de chimie au lycée international de Val-salice. Il poursuit : « Mais à côté de la pensée pieuse, il y eut bientôt chez moi (on pardonnera la chose à un professeur de sciences) la préoccupation scientifique relative à l'authenticité du célèbre linceul. C'est pourquoi j'examinai minutieusement les moindres détails de la double empreinte du Corps de Notre-Seigneur, laquelle, malgré l'action du temps, les nombreux signes de brûlures dont a souffert le Suaire dans un incendie, des taches provenant d'épreuves qu'on lui a fait subir au Moyen Âge et auxquelles n'aurait pas résisté une peinture quelconque, se détachait suffisamment sur la toile. » Cette stabilité de l'image au feu et à l'eau, comme à tous les réactifs capables de changer n'importe quel type de coloration, résume encore aujourd'hui toute la chimie spécifique de l'image, constituant un « mystère persistant » (SS I, p. 71-86).

Déjà, tout le programme de la recherche à venir s'inscrit dans les questions que se pose le jeune et savant religieux : « 1° Quelle est la nature ou, si vous voulez, la cause chimique ou physique de l'impression des traits qui ont reproduit et conservé l'image de notre divin Sauveur ? 2° Cette image est-elle positive ou négative ? »

Surprenante question, qui inspire à don Noguier « l'idée, dès le premier jour de l'ostension solennelle, de photographier le Saint Suaire ». Il racontera plus tard comment s'est fait jour dans son esprit ce que nous pouvons considérer comme la plus géniale intuition du siècle. Observant avec une jumelle de fort grossissement, que « les reliefs du corps étaient marqués en teinte sombre, alors que les parties creuses ou fuyantes étaient en teinte claire, je ne tardai pas à assimiler l'image du Suaire à une espèce de cliché photographique négatif. Versé d'ailleurs depuis longtemps dans l'art de Daguerre, j'eus bien vite la pensée que



Figure 3 : le négatif photographique du Saint Suaire révèle le plus beau portrait du Christ qui fut jamais, parce qu'il est la reproduction directe de ses traits, sa... photographie véritable !

C'est Jésus crucifié et ressuscité. C'est la révélation de son Sacré-Cœur.

la reproduction de la photographie de cet extraordinaire document donnerait des résultats intéressants. C'est pourquoi je me félicite aujourd'hui d'avoir été parmi ceux qui s'employèrent alors pour qu'on laissât photographier la Relique, malgré certaines oppositions qui furent heureusement vaincues. » (SS I, p. 128)

Secundo Pia ne fut que l'exécutant, désigné par le roi d'Italie, de l'idée de don Noguier (nuit du 28 au 29 mai 1898). Il ne fut d'ailleurs ni le seul, ni même le premier. Don Noguier, « prévoyant pouvoir obtenir directement sur la plaque photographique une image positive du Christ », avait déjà pris des clichés qui vérifiaient son intuition : de la demi-obscurité du fond de la toile, claire dans la réalité (fig. 2), devenue sombre par l'inversion photographique (fig. 3), apparaissait, lumineuse, la parfaite image positive d'un corps humain véritable, d'une beauté athlétique.

LA TROISIÈME DIMENSION

Non seulement l'image est négative, mais elle a enregistré le relief du corps. Jackson et Jumper ont étudié expérimentalement, sur un sujet volontaire drapé dans une copie conforme du Saint Suaire, la relation entre la distance corps-tissu, d'une part, et l'intensité de l'image, d'autre part. L'hypothèse d'une relation inversement proportionnelle, dont la formule mathématique permettrait la reconstitution du corps dans son volume naturel, s'est trouvée un jour vérifiée de manière totalement inattendue et sans équivoque par Bill Mottern au VP 8, en 1976. Nouvelle preuve d'authenticité, renouvelant la surprise du cliché de don Noguier, dans la mesure où tout le monde oubliait qu'un autre Français de génie, **Gabriel Quidor**, contemporain de don Noguier, avait déjà formulé et vérifié l'hypothèse soixante-dix ans auparavant (SS I, p. 129-132, 143) !

Dès lors, le fait est là, excluant toute fabrication d'un faux linceul du Christ au Moyen Âge : Nul n'a eu sous les yeux, avant 1898, l'image réelle et vraie du Corps de Jésus crucifié et de son chef admirable, de sa Face incomparable, telle que l'inversion photographique, le *négatif*, la fait apparaître ici ; mais seulement, *positivement*, hors de toute opération photographique, ces mystérieuses taches brunes sur le drap de lin (figure 2) dont l'ensemble définit une énigmatique et perturbante silhouette, comme d'un gisant humain, d'ailleurs blessé, tué et enseveli sanglant dans ce linceul.

vibrations insupportables de ces deux nerfs médians, l'infection des plaies, et ces mouches affreuses, de grosses mouches vertes et bleues qui tourbillonnent autour de son Corps et brusquement s'abattent sur l'une ou l'autre plaie, pour en pomper le suc et y pondre leurs oeufs. Elles s'acharment au Visage ; impossible de les chasser !

Et pas une plainte, sinon à son Père doucement : « *Eli, Eli, lamma sabactani. Mon Père, Mon Père, pourquoi m'avez-Vous abandonné ?* » (Mc 15, 34)

Et soudain, sachant que « *tout est consommé* » (Jn 19, 30), il poussa de nouveau un grand cri : « *Mon Père, Je remets mon âme entre vos mains !* » (Lc 23, 46)

« Il est mort quand Il l'a voulu, écrit Barbet, et qu'on ne me parle plus de théorie physiologique ! » Jésus est mort dans un miracle, et c'est bien ce qui arrache au centurion sa profession de foi : « *Où, vraiment cet Homme était Fils de Dieu !* » (Mt 27, 54)

Demandez donc à un emphysémateux en pleine crise d'asthme de pousser un grand cri. Chose bien impossible ! Où trouverait-il l'air nécessaire ?

Enfin, « *inclinant la tête, Il a rendu l'Esprit* » (Jn 19, 30).

Sa tête s'est penchée, droit devant Lui, le menton sur le sternum, comme nous le voyons sur la silhouette faciale : la tête nettement fixée en inclinaison antérieure, « visage détendu, rasséréné, que malgré tant d'affreux stigmates illumine la majesté très douce de Dieu qui est toujours là. ¹ »

« **Du sang et de l'eau.** »
(Jn 19, 34)

Dernière révélation d'une souffrance que nous ne soupçonnions pas, qu'il faut donc ajouter rétrospectivement à toutes les autres. Les soldats brisent avec une masse de fer les cuisses des larrons. Ils pendent maintenant lamentablement et, comme ils ne peuvent plus se soulever sur leurs pieds, la tétanie et l'asphyxie les auront bientôt achevés. « *Mais venant à Jésus,* écrit saint Jean, seul témoin oculaire de la scène, *comme ils virent qu'Il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes, mais l'un des soldats, de sa lance, lui perça le côté et il sortit aussitôt du sang et de l'eau.* » (Jn 19, 33-34)

Barbet voit en praticien le « geste tragique et précis » : « Il a levé la hampe de la lance et d'un seul coup oblique au côté droit, il l'enfonce profondément. » Lui-même a répété l'expérience sur plusieurs corps d'autopsie, puis il a disséqué : « Jean l'a bien vu et moi aussi, et nous ne saurions mentir : un large flot de sang liquide et noir, qui a jailli sur le soldat et peu à peu coule en bavant sur la poitrine, en se coagulant

par couches successives. Mais en même temps, surtout visible sur les bords, a coulé un liquide clair et limpide comme de l'eau. Voyons, la plaie est au-dessous et en dehors du mamelon (5^e espace), le coup oblique. C'est donc le sang de l'oreillette droite et l'eau sort de son péricarde. Mais alors, mon pauvre Jésus, votre Cœur était comprimé par ce liquide et Vous aviez, en plus de tout, cette douleur angoissante et cruelle du cœur serré dans un étai. ² » (figure 8, infra, p. 17)

En bouquet spirituel, une parole sublime de sainte Thérèse de la Sainte-Face inspirera notre prière : « Ô Jésus, laisse-moi Te dire que Tu as fait des folies pour ta petite épouse. » Songeant que toutes ces souffrances, ces douleurs effroyables, Jésus les a, toute sa vie durant, prévues, préméditées, voulues par amour pour elle, pour la sauver, l'âme prédestinée est envahie de cette charité qui embrasa le cœur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à l'âge de treize ans, pour la consumer entièrement en quelques années.

« Un dimanche, en regardant une photographie (*sic !*) de Notre-Seigneur en Croix, je fus frappée par le Sang qui tombait d'une de ses mains divines, j'éprouvais une grande peine en pensant que ce Sang tombait à terre sans que personne ne s'empresse de Le recueillir, et je résolus de me tenir en esprit au pied de la Croix pour recevoir la divine rosée qui en décollait, comprenant qu'il me faudrait ensuite la répandre sur les âmes... Le cri de Jésus sur la Croix retentissait aussi continuellement dans mon cœur : "J'ai soif." Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé, et je me sentais moi-même dévorée de la soif des âmes. ³ »

LA SÉPULTURE DU SEIGNEUR

L'attention se concentre d'abord sur l'étude des linges qui enveloppèrent le Corps de Jésus après son supplice, et de leur disposition dans le tombeau au matin de Pâques. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, Jean paraît se trouver en désaccord grave avec les Synoptiques. Ceux-ci racontent en effet l'ensevelissement de Jésus par Joseph d'Arimathie dans un *sindôn*,

un drap qui enveloppait le Corps de Jésus entièrement (Mc 15, 46 ; Lc 23, 53 ; Mt 27, 59). Or Jean, qui écrit en témoin oculaire, ne mentionne pas ce *sindôn*. Selon lui, Joseph et Nicodème « prirent le Corps de Jésus et le lièrent avec des *othonia*. » (Jn 19, 40) Le verbe *dein*, « lier », et le pluriel *othonia*, que l'on traduit généralement par « bandelettes », semblent exclure toute identification de ces dernières avec le *sindôn* des Synoptiques et, a fortiori, avec l'étoffe vénérable de Turin.



Figure 7 : « Les soldats ayant tressé une couronne avec des épines, la mirent sur sa tête. Et ils l'enveloppèrent d'un manteau de pourpre. Et ils s'approchaient de Lui, et disaient : "Salut, Roi des Juifs !" Et ils lui donnaient des soufflets. » (Jn 19, 2-3) Sous les coups, la tête oscille pitoyablement de droite à gauche et de gauche à droite, comme témoignent les écoulements sur les tempes, en "V" renversé : le sang a pris les deux directions alternativement, selon que la tête penchait d'un côté ou de l'autre. Tandis que sur le front, un filet « serpente en onde », comme disaient les clarisses de Chambéry : il suit les rides formées sur le front par les plissements spasmodiques de la douleur.

(1) Ibid., p. 219. – (2) Ibid., p. 220. – (3) *Histoire d'une âme*, manuscrits autobiographiques, p. 109.

II. À L'ISSUE D'UN NOUVEAU PROCÈS, SA CONDAMNATION À MORT ET SA RÉSURRECTION

Du vivant de Thérèse de la Sainte-Face, le Saint Suaire était demeuré caché comme elle, méconnu, oublié, relégué, enseveli dans son « sépulcre », si bien nommé, au-dessus de l'autel de Bertola, dans la chapelle de Guarini.

C'est une Exposition d'art sacré qui l'en fit sortir au mois de mai 1898, et la photographie le révéla au monde. Pourtant, il ne sort de son silence que pour une « vie publique » dont l'ostension de 1978 et l'expertise qui l'a suivie, par les membres du STURP, furent le triomphe des Rameaux. Faisant échec à l'énorme imposture de Mc Crone, qui mène grand tapage médiatique pour faire croire au monde que l'image est une peinture à l'oxyde de fer, les trente-deux savants du "team" américain et leurs assistants publient le résultat de leurs travaux au symposium de New London (10-11 octobre 1981) :

« *Nous pouvons conclure pour l'heure que l'image du Suaire est celle de la forme humaine réelle d'un homme flagellé et crucifié. Elle n'est pas l'œuvre d'un artiste. Les taches de sang sont composées d'hémoglobine et donnent aussi un résultat positif au test de l'albumine.*¹ »

Dès le lendemain de ce symposium, les administrateurs (*Trustees*) du British Museum autorisèrent le Docteur Tite à agir comme superviseur d'un projet de datation du Saint Suaire par la méthode du carbone 14. À l'initiative de qui et dans quel but ? Mystère² !

Notez que le Saint Suaire est déjà daté par l'empreinte du Christ dont il est marqué, avec une certitude corroborée d'une manière éclatante par la paléographie³.

Une procédure fut d'abord soigneusement concertée entre les sept laboratoires désignés et l'Académie pontificale des sciences qui était chargée de coordonner leurs travaux avec le concours du British Museum et de l'Institut de métrologie "G. Colonetti" turinois pour l'analyse statistique et l'interprétation des résultats.

Il faut toutefois remarquer que les Américains du STURP étaient écartés dès ce premier déploiement, ainsi que les sindologues italiens du Centro, et nous autres évidemment. Pourquoi "évidemment" ? Parce que nous n'acceptons pas l'imposture en science pas plus qu'en doctrine, de si haut qu'elle prétende s'imposer. Et déjà, dès la campagne internationale appuyant l'imposture de McCrone, nous avons pris, bien malgré nous, la place de juge et d'arbitre, vacante, en face de diverses maffias.

Le STURP avait inscrit au programme pluridisciplinaire de son "Project n° 2" la datation au carbone 14. Harry Gove s'était juré de les écarter. Au nom de quoi et de qui a-t-il obtenu gain de cause ? Déjà le diable était entré dans le jeu.

Le "Protocole de Turin" ne comptait pas moins de huit

cents pages dactylographiées ; tout, absolument tout était prévu, depuis le prélèvement des échantillons sur le Saint Suaire, confié à M^{me} Mechtilde Flury-Lemberg, de l'Abegg-Stiftung (Berne), la personne au monde la plus qualifiée pour cette première opération délicate dont toute la suite dépendait ; jusqu'à la mise en œuvre des deux méthodes de datation (AMS et petits compteurs à gaz).

Or, ce protocole conclu sous l'égide du cardinal Ballestrero (29 sept. - 1^{er} oct. 1986) *n'a pas été respecté*. Nul ne sait comment et pourquoi Mechtilde Flury-Lemberg a été écartée au profit du signor Riggi, personnage sans qualification, pourquoi trois laboratoires seulement ont finalement été retenus, employant une seule méthode, sous la coordination du seul British Museum, en la personne du seul Docteur Tite, maître d'agir à sa guise. Nul ne sait qui a évincé l'Académie pontificale des sciences, pas même le cardinal Ratzinger,

à l'encontre des promesses qu'il affirme avoir reçues. Mais c'est de la main du cardinal Casaroli que l'ordre du Pape en parvint au cardinal Ballestrero, par une lettre datée du mois de mai 1987, transmise aux laboratoires le 10 octobre 1987.

Dès lors, il n'y a plus de protocole. Tite est libre de prendre toutes les initiatives, sans contrôle de qui que ce soit. Et c'est un adversaire idéologique de notre foi catholique, de ses dévotions et de ses "reliques". Suivons attentivement ses agissements.

LA SUBSTITUTION DES ÉCHANTILLONS

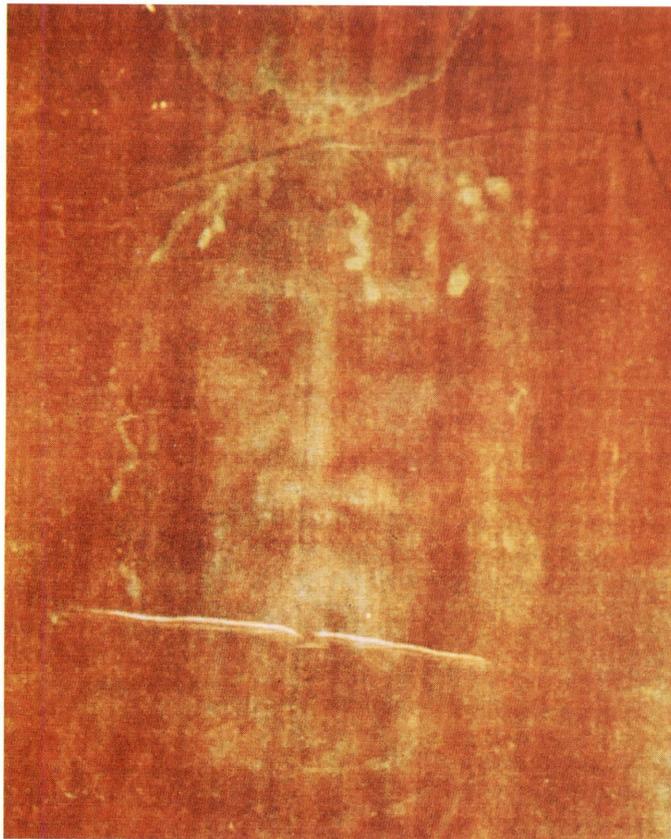
Janvier 1988 : Tite tient une réunion à Londres avec les représentants des trois laboratoires. Rien n'a transpiré de leurs entretiens.

Février : Tite se met en quête d'un échantillon de lin abso-

lument semblable au Saint Suaire « quant au tissage et à la couleur ». Mais en secret. Il écrit à Jacques Évin⁴. Celui-ci s'adresse au musée de Cluny, qui refuse. À quoi cela rime-t-il ? Mystère !

Mars : Tite écrit à la revue *Nature* une lettre qui sera publiée en avril en guise de "protocole", où il ne fait aucune mention de ce "sosie" du Saint Suaire qu'il recherchait activement au même moment de plusieurs côtés⁵. Cela donne idée qu'une substitution se prépare...

Jacques Évin se rend à Saint-Maximin et, sans prévenir le curé, arrache quelques touffes de fils de la chape de saint Louis d'Anjou (1274-1297), entraînant Gabriel Vial dans l'aventure pour s'assurer que la texture du tissu ressemblait en tout point à celle du Saint Suaire. Mais il ne put les envoyer à Tite à cause d'une grève des postes. Il charge donc Vial de les lui remettre en main propre le 21 avril, jour des prélèvements auxquels l'expert lyonnais a été invité.



(1) *La physique et la chimie du Saint Suaire*, in SS I, p. 71. - (2) Voir infra, appendice 1, p. 41. - (3) SS I, p. 37-38, 84-86 ; SS II, p. 39 ; cliché, p. 36 et ici même, infra, p. 44-45. - (4) Texte intégral de cette lettre infra, p. 41. - (5) Traduction intégrale de cette "lettre-protocole" in SS II, p. 63, col. 2.

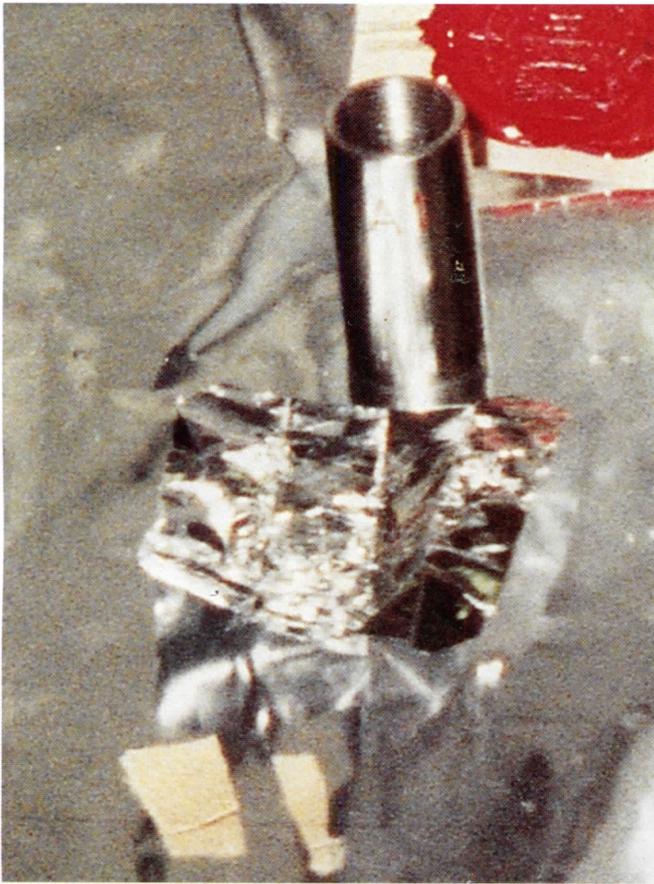


Figure 17 : Détail d'une "photo-souvenir" (!) prise au laboratoire de Tucson (Arizona) le dimanche 24 avril 1988, que le P^r Donahue nous a envoyée le 3 janvier 1991. Notre explication :

- le sceau de l'archevêque de Turin, à la cire rouge. Il n'a pas été brisé et sera remis en place après la substitution. De telle sorte que le lendemain lundi, pour l'ouverture officielle du tube, Damon et Donahue, Jull et Toolin attesteront sur le cahier de laboratoire qu'il est intact.
- le tube d'acier marqué "A 1", de l'initiale du laboratoire (Arizona) et du numéro de l'échantillon que Tite y introduisit le 21 avril à Turin en présence du cardinal Ballestrero.
- le papier d'aluminium qui enveloppait l'échantillon.
- l'échantillon du Saint Suaire. Il est en deux pièces. Le gros morceau pèse 40 mg. Le petit 14 mg.

Damon et Donahue vont mettre au secret le petit, et introduire le gros dans le tube marqué "A 3", après avoir préalablement extrait de ce tube n° 3 l'échantillon officiellement dénommé « Lin provenant de la collection du département des antiquités égyptiennes du British Museum, associé à une momie de Cléopâtre datant du début du II^e siècle après J.-C., provenant de Thèbes (EA 6707). » En réalité : Lin provenant de la collection Bock du musée Victoria and Albert (XIV^e-XV^e siècle, poids : 53,7 mg), qui va prendre place dans le tube "A 1".

Malheureusement pour les fraudeurs, ce passage nocturne de 40 mg à 50 et même 53 mg est inexplicable. Il est la preuve de l'une des plus grandes machinations inventées par les ennemis du Christ au cours des deux premiers millénaires de l'ère chrétienne.

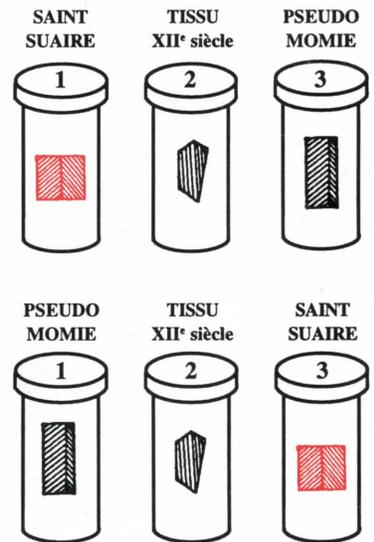
Dire que nous avons reconstitué tout le crime depuis six ans, et l'avons publié et tous l'ont appris. Or, personne, ni livre, ni article de revue ou de journal n'y a fait écho. Moralité : selon que vous serez puissant menteur ou misérable témoin de la vérité les jugements de cour, de Rome ou d'ailleurs, vous feront blanc ou noir.

A. La préméditation d'un crime parfait :

- a/ À Turin, lors des prélèvements, Tite introduisit dans le tube 1 : l'échantillon du Saint Suaire.
dans le tube 2 : un tissu médiéval (XI^e-XII^e siècle).
dans le tube 3 : sous la fausse étiquette "lin associé à la momie de Cléopâtre", un échantillon de tissu (XIV^e siècle), "sosie" du Saint Suaire.

- b/ Dans chaque laboratoire, après intervention des échantillons 1 et 3 :
le tube 1, étiqueté "Suaire", contient le sosie du Saint Suaire, pseudo-momie.
le tube 2, sans changement.
le tube 3, étiqueté "momie", contient le Saint Suaire.

- c/ Résultats à obtenir :
Échantillon 1 : XIV^e siècle... c'est la pseudo-momie déclarée Saint Suaire !
Échantillon 2 : XI^e-XII^e siècle... c'est le tissu médiéval.
Échantillon 3 : I^{er} siècle... c'est le Saint Suaire déclaré momie !



B. La réalisation, trois fois modifiée, a rendu le crime patent :

- a/ À Turin, le 21 avril 1988, le D^r Tite a introduit dans le tube 1 : le Saint Suaire ;
dans le tube 2 : le tissu XII^e siècle ;
dans le tube 3 : un tissu de collection du XIV^e-XV^e siècle ;
dans une enveloppe 4 : les fils de la chape du XIII^e siècle.

b/ Dans les laboratoires, une datation trop tardive de l'échantillon 1, "sosie" du Suaire, a nécessité la substitution de l'échantillon 4 à l'échantillon 1, à Zurich peut-être en partie, à Oxford certainement.

- c/ Résultats vulnérables : techniquement parfaits, statistiquement irrecevables :
Échantillon 1 : l'analyse statistique accuse l'hétérogénéité de l'échantillonnage.
Échantillon 2 : comme prévu.

Échantillon 3 : le substitué n'est pas très cohérent avec les dates de la momie de Cléopâtre connues par l'histoire (II^e siècle), ni avec les dates obtenues en 1987 par la méthode classique du carbone 14, datation d'ailleurs non contrôlée : 110 av.-75 ap. J.-C. En revanche, il tombe exactement dans les années attendues pour le Saint Suaire : 11-64 ap. J.-C., soit 37 ± 27, achevant la preuve de l'ensevelissement du Saint Suaire sous l'étiquette d'une momie oubliée.

Échantillon 4 : admirablement daté par des machines performantes.

